Quelques extraits du "Sabbat" de Maurice Sachs

Autor(en): **Sachs, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 4

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568050

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Quelques extraits du „SABBAT“ de Maurice Sachs

Dans le dernier numéro de notre revue un de nos correspondents a donné un court aperçu sur ce livre récemment paru. Avec un rare don d'observateur il l'a ramené à sa juste valeur qui est très discutée. Nous ne voudrions cependant pas manquer de céder à notre envie et d'en donner quelques extraits que nous avons choisis au hasard et dans un esprit d'impartialité. — Les sous-titres ont été ajoutés par nous.

La rédaction.

ENFANCE

Ma mémoire m'offre peu d'images de mon enfance:

La première, une grande chambre tendue de toile de Jouy rose et blanche où me souriait ma nurse Suze. C'était une Anglaise dont le visage avait séché dans le service et la chasteté. Elle m'aimait. Je l'aimais en retour. Ce fut la première personne que je scandalisai, car je souhaitai passionnément d'être fille, et je poussai l'inconscience de la grandeur d'être homme jusqu'à prétendre pisser assis. Bien mieux! je refusai de m'endormir avant que Suze ne m'eût juré que je me réveillerais changé de sexe.

Rien ne la tourmentait comme les supplications qu'elle mettait au compte du caprice. Elle me berçait enfin dans ma folie et je me réveillais, tout peureux d'être mâle. Comme ceci se passait vers ma quatrième année, il faut croire que j'eus dès mon plus jeune âge des inclinations qui me prédisposaient très spécialement à l'homosexualité.

AU COLLÈGE

C'est au Collège de Luza, où l'on m'avait mis pensionnaire, que je ressentis, ce qu'il faut bien, malgré mon jeune âge, appeler un amour véritable. Malgré que je n'eusse que douze ou treize ans, ce fut un amour profond et terrible, qui ne me fit pas moins souffrir que certaines amours malheureuses que je connus plus tard.

L'objet de cette passion était un garçon de mon âge, fluet, pâle, aux cheveux blonds, longs, plats et très fins. Il avait un air assez angélique. J'osais à peine lui adresser la parole tant sa présence me troublait, et j'oublie comment nous vînmes un jour à nous promener ensemble dans le bois. Un trou de feuilles s'offrit à nos yeux: nous nous étendîmes d'un commun accord et nous enlaçâmes sans rien dire. Et, bientôt, sans savoir comment, une fièvre extraordinaire me saisit tout entier, et sans que nous y prêtiions la main, nous fûmes inondés de plaisir.

Cet incident unique me fit comprendre les liens profonds qui existaient entre l'amour et la volupté; rien ne me parut supérieur.

*

Ainsi se termina sans gloire mon temps de pensionnaire. J'avais passé quatre ans à l'Ecole de Luza. Mais il ne m'en restait pas que de mauvaises habitudes. Et voici comment il me semble aujourd'hui que j'aurais pu établir mon bilan en cette année 1919:

Un grand goût pour les lettres se développait en moi et j'y faisais preuve d'une indéniable précocité. J'aimais l'anglais, (grâce

à ce que Suze m'avait appris dès la nursery), je récitais assez bien. Et j'avais fait enfin quelques-unes de ces découvertes à quoi l'on reconnaît qu'on prend un peu forme humaine.

Et d'abord celle de l'amitié: Je me liai surtout avec un grand garçon pensif, noir, affectueux, et aussi intellectuel qu'on peut l'être si tôt, qui s'appelait Vidal; puis avec un camarade, non moins épris de lectures, chaste, réservé, aimable et très pâle, qui se nommait Hervé. Nous n'étions plus trop jeunes pour lire Racine et parler pendant des récréations entières des écrivains que nous apprenions à connaître. C'étaient d'abord ceux que nous trouvions dans les livres de classe. Comme pour ma part j'étais des plus paresseux, que je n'étudiais rien que le français, parce que tout le reste me rebutait, je connus bientôt tous les textes des grands auteurs, dont on pouvait trouver des oeuvres au collège. Et comme ce sont les meilleurs, je dois beaucoup à ces lectures et surtout d'avoir pensé très jeune qu'aucune d'elles ne saurait ennuyer, sauf celle des livres mal écrits. C'est grâce à ce petit peu d'éducation solitaire qu'on ne me disputa jamais la première place en composition française.

Avec Hervé, nous passions, au printemps, les nuits presque entières à parler de poésie, car nous couchions dans le même dortoir. Nous tirions les lits devant la fenêtre, et les yeux sur la lune („Il paraît que ça rend fou de regarder la lune!" disait-il), nous nous obligions à ne pas dormir; nous nous entraînions dans ces longues discussions auxquelles l'esprit de l'homme fait ne comprend plus rien, et nous attendions la venue du jour avec le sentiment délicieux d'être des héros qui n'hésitions pas à souffrir des nuits blanches pour la cause de l'art.

C'est à la suite de nos lectures et dans ces conversations infinies qu'il me parut enfin que l'art était une entité et comme une sorte de personne sacrée qui pouvait jouer un rôle dans ma vie.

De là à vouloir jouer un rôle dans la sienne, il n'y eut qu'un pas que je franchis. Dans ces moments où tous les enfants se demandent: „Que feras-tu plus tard?" je répondais invariablement: „je serai écrivain".

PREMIERS AMOURS

C'est à cette époque que j'éprouvai la première passion forte de ma vie. Ce fut pour un garçon que j'appellerai Octave. Nous nous étions rencontrés à l'Ecole de Luza. On s'émerveillait à la maison de ma sagesse; il n'y avait plus rien à m'interdire. En effet, dès le dîner fini j'allais m'enfermer dans ma chambre et j'écrivais à Octave des lettres immenses. Je fus heureux: il m'aima aussi.

C'est un sentiment vif et doux dont je n'ai jamais eu honte; notre amour, dans sa première fleur, ressemblait d'autant plus à celui qu'éprouvent une fille et un garçon de moins de vingt ans, que ceux-ci ne songent à rien d'autre qu'à s'aimer dans un feu qui se suffit à lui-même et dont ils n'attendent pas d'autre récompense que son incandescence.

Blond, musclé, couvert de taches de rousseur, Octave avait quelque chose d'assez animal, il était sinon plus jeune, du moins plus petit que moi, mais je faisais preuve à son égard de la plus entière

soumission, car j'avais peut-être déjà contracté à mon insu certain complexe d'infériorité qui m'a toujours gêné par la suite dans mes affaires de coeur et poussé vers cette duperie qui consiste à les vouloir acheter.

Comment cette aventure avait-elle commencé? Je ne m'en souviens plus très nettement. Il me semble que je fis le premier pas, c'est-à-dire que j'écrivis d'abord. Il me répondit, avant même que nous eussions eu l'un vers l'autre le moindre geste plus affectueux que ceux qui sont habituels à des collégiens. Et notre situation avait ceci de paradoxal que nous nous traitions en camarades et nous écrivions sur le ton d'une telle passion qu'on eût pensé à nous lire que nous faisions l'amour chaque jour, car nous usions d'un vocabulaire de convention, ainsi que font toujours les enfants et le peuple quand leurs sentiments les étonnent. Mais ces plaisirs nous préoccupaient assez peu. Ils nous apparaissaient sans doute comme le couronnement nécessaire à une telle flamme mais sans que nous fussions pressés de le célébrer.

Pendant les récréations, nous nous tenions à l'écart et nous parlions beaucoup (à ce qu'il me paraît aujourd'hui, assez intelligemment pour notre âge).

Parfois nous nous prenions la main et vu notre extrême jeunesse cela ne paraissait nullement indécent. Bientôt, et le ton de nos lettres montant toujours, Octave prit l'habitude de passer une heure de l'après-midi chez moi.

Nous restions étendus sur le divan de ma chambre plutôt comme de jeunes chiens peuvent l'être tout en jouant qu'à la façon des amoureux. Je garde de ces après-midi un souvenir plein d'émotion. L'enthousiasme et l'innocence y faisaient bon ménage et je ne me souviens pas, tant cette tendresse jaillissait de source, en avoir ressenti vis-à-vis de culpabilité profonde. Et si je me dissimulais, c'était plutôt par pudeur, par respect pour ce sentiment auquel le secret me semblait dû, et par crainte qu'on m'accusât de paresse, car mon amour en soi me paraissant innocent et beau. Et si j'éprouvais quelque sentiment d'infériorité, ce n'était qu'envers cet ami dont je me jugeais indigne, car je le trouvais plus beau, plus charmant, plus fin que moi.

Je ne prétends pas que cette liaison fut entièrement chaste. Mais je me rappelle que nous ne fûmes nullement pressés de la sceller dans le plaisir, tant nous goûtions la volupté de ces embrassements sans fin déclarée, sans arrière-pensée. Le jour où nous nous touchâmes de plus près nous n'ajoutâmes rien à notre bonheur, car à cet âge la tendresse peut encore se passer de la possession.

Si l'on admet, comme je l'admets sans réserve, que notre vie n'est tout entière qu'un essai de réalisation des rêves de notre jeunesse, on comprendra qu'il est possible de rechercher sa vie durant un bonheur qu'on a goûté enfant.

Pour moi, le souvenir d'Octave et la recherche ininterrompue, vaine peut-être, d'un autre Octave qui serait trop pareil au premier me confirmèrent dans le goût de l'homosexualité et je ne crois plus pouvoir prendre d'autres plaisirs du coeur ou du corps.

Sans doute est-ce là un peu d'infantilisme, comme disent les psychiâtres, sans doute ces joies innocentes, si douces et sensuelles aussi que me donnait Octave me fussent bien plus sûrement revenues vingt ans plus tard entre les bras d'une femme de mon âge.

Mais cela est plus fort que moi. Je ne crois pas, c'est-à-dire que je ne crois pas qu'une femme puisse jamais être Octave. Elle ne peut même pas y prétendre. Tandis qu'un garçon peut me faire illusion.

RENCONTRE AVEC COCTEAU

Jean Cocteau habitait alors chez sa mère, rue d'Anjou, au dernier étage d'un immeuble 1880. „L'ascenseur, disait-il, datait d'avant les ascenseurs". C'était une vieille guimbarde en verre que tirait une poulie asthmatique; un escalier assez majestueux se développait dédaigneusement à côté et du plafond du cinquième étage pendait jusqu'au rez-de-chaussée une tige de cuivre d'une seule venue qui, de palier en palier, projetait des branches courbes et délicates qui soutenaient des globes à gaz. Guillaume Apollinaire disait de ce lustre que c'était la huitième merveille du monde.

Cyprien, le valet de chambre de Mme Cocteau, ouvrait la porte sur une antichambre bourgeoise, sombre et qui ne nous faisait ainsi trembler que parce qu'elle était pour nous l'antichambre de la poésie. La porte de Jean était face à celle de l'entrée. Quand je la passai pour la première fois — j'étais livide d'émotion — je ne vis d'abord que Cocteau étendu en pyjama noir sur son petit lit d'hôtel suisse. Ses longues mains trop maigres avaient des mouvements étranges. Un foulard rouge très serré autour de son cou le congestionnait un peu; une sorte d'auréole de cheveux très noirs frisait au-dessus de son front.

Moins osseux qu'il n'est devenu depuis, il me parut merveilleusement beau. Et d'ailleurs, sans l'être absolument, il avait la double séduction d'un visage extrêmement mobile et d'une certaine langueur orientale. C'est d'ailleurs le fond de son charme qu'un mélange bien dosé d'esprit très français et d'exotisme latent et je ne crois pas, soit dit en passant, que l'opium l'ait marqué d'orientalisme, mais que c'est plutôt un orientalisme profond qui l'aura porté vers la drogue orientale.

Nul n'était plus préparé que moi à se laisser enchanter. Mais l'enchantement fut parfait, total, irréfléchi et délicieux. Quand nous quittâmes ce magicien, je savais, à n'en pas douter, que je n'allais plus vivre que pour lui. J'écris ces mots avec d'autant moins de gêne qu'aucune attirance physique n'entrait en jeu. Il ne s'agissait que de vénération, de dévouement et de contemplation.

Malgré tout ce que j'ai à dire contre Jean Cocteau, contre l'homme, contre l'oeuvre, contre l'influence de l'un et de l'autre, il me faut faire ici un acte de grâces. Ces joies touchantes qui éclairent l'adolescence, ces bonheurs si nouveaux pour le jeune homme de comprendre et d'être compris, l'ineffable plaisir que procure à l'esprit le premier contact intime avec une intelligence très vivante, le plaisir égoïste de se dévouer, de participer ou de croire participer, à une oeuvre, le sentiment de l'importance de soi qu'on prend au

contact des hommmes célèbres, enfin la provision d'expérience humaine et artistique qu'on fait dans les milieux qui sont aux avant-postes, tout cela fut généreusement mis à ma portée pendant plusieurs années. Je m'en suis saoûlé, puis la vie m'a entraîné, balayé, emporté; les années ont passé: j'ai pu réfléchir. J'ai pesé dans la balance d'or les vérités et les illusions, j'ai vu le fléau pencher dangereusement, j'ai fait des comptes terribles; je n'ai plus pu m'empêcher de juger et puisque je me jugeais moi-même, je m'accordais ainsi le droit de juger les magiciens de ma jeunesse et de peser leurs fautes avec les miennes. Mais quoique je dise plus loin, et qu'il faut bien que je dise, car cela intéresse le problème si passionnant de la portée des premières influences, je dois à la vérité de déclarer ici que je serai toujours le débiteur de Jean Cocteau, car il m'a le premier fait ressentir ces voluptés profondes de l'âme qui mêlent ensemble l'amitié, le sens religieux, la dévotion au beau, la vénération de la grandeur, et qui sont une espèce d'amour qui ne peut s'élever en nous qu'à un certain âge, mais qui est à cet âge plus nécessaire que l'eau et le pain, ferveur sans laquelle la jeunesse ne vaut pas la peine d'être vécue.

LAPALISSADES...

Par Somebody...

Oui, c'est une affaire entendue: le „Cercle" est devenu comme une espèce d'institution semi-officielle, bien que gardant, cela va sans dire, son caractère strictement officieux. On se le dit, on se le répète; on a même le droit d'en être franchement satisfait.

Et pourtant, les problèmes fondamentaux à la base de nos existences n'en demeurent pas moins entiers et, à première vue, insolubles. Ce n'est pas moi, je me hâte de le dire, qui prétendrai vous apporter un salut dont d'ailleurs bon nombre d'entre nous ne se soucient guère. Mais ne vaut-il pas la peine de faire un petit tour d'horizon? De projeter une lumière un peu crue sur bien des choses que, soit par indifférence, soit même par lâcheté, nous avons confortablement laissées dans l'ombre?

Nous vivons, bon gré mal gré, dans une isolation sociale dont on peut vraiment dire qu'elle n'a rien de splendide, et nous nous taillons tant bien que mal „notre place au soleil"; avec un peu d'idéalisme, voire même d'enthousiasme pour une cause qui, je le souligne expressément, mérite d'être défendue, quelques-uns d'entre nous en sont même arrivés à se persuader que nous sommes des privilégiés, sinon des êtres supérieurs. Hélas! c'est bien là que le danger les guette et je ne pense pas être le premier à le signaler dans ces cahiers.

Indépendamment du fait que notre „déformation" nous oppose violemment au reste des humains, d'innombrables points communs nous y rattachent, que nous le désirions ou non.

C'est pourquoi, si vous le voulez bien, nous aborderons aujourd'hui la notion d'homosexualité en mettant l'accent, non pas sur le préfixe („homo"), comme nous avons coutume de le faire lorsque nous développons cette idée, mais bien plutôt sur la „sexualité" pure et simple, car c'est elle qui va nous contraindre d'établir un parallélisme indéniable avec le comportement de ceux auxquels nous prétendons nous opposer.